

Par le temps de verglas

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

prendre le train pour le retour. Mais celui-ci était parti depuis un quart d'heure. Et c'était le dernier.

— Tonnerre! Quelle déveine, mon vieux! Qu'est-ce qu'on va faire, à présent?

— Pardi! y a qu'une chose à faire: rentrer à pied.

— A pied!... à Lausanne! Mais tu es fou!

— Enfin, quoi, on veut pourtant pas coucher ici. On sait ce que c'est que deux heures et demi de marche. C'est pas la mort d'un homme.

— Oué!... C'est pas rigolo, tout de même. Allons-voir toujours boire un verre, en attendant.

Ils entrent à l'auberge, commandent un demi, se versent, trinquent, sans dire mot, et d'un trait vident chacun leur verre. Puis, après un moment de silence et ayant de nouveau rempli leurs verres:

— Rentrer à pied, c'est pas tout que ça; connais-tu bien la route? Y fait noir comme dans un four.

— T'inquiète-pas, on s'en tirera bien.

— Enfin, connais-tu la route?

— Je ne l'ai jamais faite, mais je te dis, ne t'inquiète pas, je veux bien te ramener à Lausanne un jour ou l'autre.

— J'entends que ces messieurs vont à Lausanne? leur fait un consommateur assis, avec trois camarades, à la table voisine.

— Oui, monsieur. On a justement manqué le dernier train.

— Oh! bien, nous aussi, nous rentrons à Lausanne. Nous vous guiderons. N'ayez crainte.

— Oh! merci beaucoup; vous êtes bien aimables. Prenez-vous un verre avec nous?

— Non, messieurs, merci, nous ne désirons pas boire davantage.

Un moment après, nos deux compagnons se trouvaient sur la route, encadrés chacun de deux guides. On parla beaucoup, en chemin: de la guerre; de la victoire, encore incertaine; de la paix, si désirée; des restrictions de tout genre dont nous pâtissons déjà et de celles dont on nous menace. Bref, en devisant, le temps passa si bien que l'on se trouva place Chauderon comme par enchantement.

— Eh bien, Messieurs, dirent les quatre guides, nous vous quittons ici. Nous sommes pensionnaires de l'Asile des aveugles et devons rentrer. Bon retour à la maison.

Nos deux compagnons n'en croyaient pas leurs yeux.

Les privilégiés. — Un brave homme rentrant chez lui un peu tard dans la nuit croise un quidam en goguette qui fait force zig-zags.

— Eh! ben, en voilà un qui a sa « cuite ».

Pour sûr, c'est un « galèteux ».

Au prix où est le vin...

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Un jour viendra, et trop tôt, où plus sensé, non moins égoïste, je tiendrai ce propos devant les jeunes hommes. Et la pensée que je radote, s'élevant dans le cerveau, s'épandra sur les fronts et ne s'arrêtera que sur leurs lèvres.

Il y a dans le cerveau beaucoup de ces pensées honteuses qui se cachent par pudeur, qui se taisent crainte de se faire honnir, qui parfois, venant à surgir hors de leur cachette, font circuler la rougeur sur les fronts honnêtes. Un jour un homme fit une battue dans son propre cerveau; il en sonda les replis; il chercha dessus, dessous; il visita les plus obscurs recoins, et, de ce qu'il trouva, fit un livre, le livre des *Maximes*, miroir fidèle où l'homme se voit bien plus laid qu'il ne croyait l'être.

Le duc, en cela, avait suivi la maxime de Socrate, qui exhorte l'homme à regarder dans son cerveau. Pour moi, je doute fort s'il y a beaucoup à gagner dans cette habituelle contemplation. Sur bien des choses, mieux vaut s'ignorer soi-même. Certains, à se connaître mieux, deviendraient pires. Tel voyant son champ ingrat au bon grain, prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.

Aussi je ne regarde plus tant dans mon cerveau, mais ce m'est un passe-temps des plus récréatifs que de logner dans celui des autres. J'y applique la loupe, le microscope, et vous ne sauriez croire ce que j'y découvre de petites particularités curieuses, sans compter les grosses qui se voient à l'œil nu, et les monstruosité qui frappent à distance. Bien fou Gall, qui prétend juger du contenu par le contenant, et du goût d'une orange par ses aspérités, d'un onguent par la boîte. Moi, j'ouvre et je goûte; j'ôte le couvercle et je flaire.

Imaginez-vous que tous les cerveaux sont faits de même; j'entends qu'ils ont tous le même nombre de loges, contenant les mêmes germes, ainsi qu'en toute orange même nombre de pépins habitent, même nombre de loges pareillement disposées. Mais voici que bientôt, de ces germes, les uns avortent, les autres se développent outre mesure, il résulte des disproportions d'où éclatent ces différences de caractères qui font les hommes si dissemblables.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a un de ces germes qui n'avorte jamais, qui s'alimente de rien comme de beaucoup, qui prend sa croissance l'un des premiers et décroît le dernier de tous; si bien que celui-là mort, on peut être assuré que tout le reste de l'homme a cessé de vivre: c'est celui de la vanité. Je tiens ceci d'un visiteur de morts, lequel m'a confié que, pour sa part, il s'en tenait à ce signe, le regardant comme plus sûr que tout autre; en sorte qu'appelé auprès d'un défunt, il s'assurait tout d'abord qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître, aucun soin de son air, de sa pose, nul souci du regard des autres; auquel cas, sans même tâter le pouls, il donnait son permis; et que, pour avoir Ceci est l'effet et la cause. C'est parce qu'ils sont poètes qu'ils éprouvent ces tourments; c'est parce qu'ils éprouvent ces tourments qu'ils sont poètes. De cette lutte qui se fait en eux jaillit, comme l'éclair de la nue cette lumière qui nous frappe dans leurs vers; la souffrance leur révèle les joies, les joies leur apprennent la souffrance, leurs désirs vivent à côté de leurs déceptions; de ce riche chaos, de ces fécondes douleurs naissent leurs sublimes pages. Ainsi ce sont les vents orangeux qui tirent de si doux sons de cette harpe solitaire.

Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poète du monde; Giraud, que Dante Alighieri.

Cette idée que je me fais du poète, elle est si vraie, que voyez, je vous prie, à quoi prétendent tout d'abord ceux qui aspirent à cette vocation. N'est-ce point à ce trouble, à ces peines, à ce riche chaos, si possible? Ainsi que l'on singe la vertu par des paroles de sainteté, ils singent, eux, la poésie par des paroles de tristesse, d'angoisse, d'ineffables douleurs; ils souffrent dans leurs vers, ils gémissent dans leurs vers, ils y traînent à vingt ans un reste éteint de vie décolorée, ils y meurent: presque tous commencent par là. Ah! mon ami, il n'est pas si facile que tu penses, d'être triste, malheureux, affligé; d'être tourmenté de désirs, fasciné d'extase; de décolorer sa vie, de mourir comme Millevoje! Ote donc ton masque, que nous voyions ta face réjouie. Pourquoi, pourquoi, mon gros camarade, ne pas suivre ta nature? Quel avantage si grand trouves-tu donc à passer pour gémissant et plaintif, pour mort et jamais enterré?

Au reste, quand je parle de fécondes douleurs, je n'entends point dire par là que tout grand poète gémit et pleure nécessairement dans ses vers, mais, au contraire, que ses plus riantes extases recourent d'amers déplorables. Alors même qu'il nous entraîne dans un aimable Elysée, alors même qu'il peint la beauté sous ses plus célestes traits, c'est le vide de la terre qui le fait déployer son essor vers ces hauteurs fortunées; il est peintre de la santé, parce qu'il est malade; de l'été, parce qu'il erre sur les glaces; des eaux fraîches, parce que tout est aride alentour. Le malheureux goûte quelques

instants d'ivresse, et nous fait boire à sa coupe. Pour nous le nectar, pour lui la lie.

Mais voici qu'à ce propos je découvre une pensée honteuse qui se cache derrière un repli de mon cerveau: c'est la pensée que je suis bien aise, pour mes plaisirs qu'il ait existé de ces âmes souffrantes... que des infortunés aient vécu de peines durant de longues années, pour laisser quelques pages, quelques strophes qui me charment, qui m'émeuvent un instant! Profond égoïsme du cœur, cruauté du plaisir qui s'immole tout à lui-même! Mais aussi... Racine épicière! Virgile détaillant!... Non je n'ai pas encore assez de sens; sur mon crâne chenu n'ont pas passé assez d'années encore. toujours pratiqué cette recette, il était conveçu de n'avoir jamais envoyé en terre un vivant, ce que, disait-il, font souvent ses confrères, lesquels s'en tiennent au pouls, au souffle et autres signes incomplets.

Il prétendait, ce visiteur, que ce n'est pas tant selon la condition, la richesse ou la profession, que ce bourgeon-là varie; que, si quelque chose influe, ce serait plutôt l'âge. Dans l'enfance, il n'est pas le premier à se montrer; dans la jeunesse, il n'est pas le plus gros; mais, dès vingt ans, c'est un tubercule respectable et vorace, qui s'alimente de tout.

J'oublie que c'est de mon logis que je voulais parler. J'y coulais dans une paix profonde les riants loisirs ma première adolescence, vivant peu avec mon maître, plus avec moi-même, beaucoup avec Eucharis, avec Galatée, avec Estelle surtout.

Il y a un âge, un seul à la vérité, et qui dure peu, où les pastorales de M. de Florian ont un charme tout particulier; j'étais à cet âge. Rien ne me semblait aimable comme ces jeunes bergères; rien de naïf comme leurs phrases précieuses et leurs sentiments à l'eau de rose; rien de champêtre, de rustique, comme leurs élégants corsages, comme leurs gentilles houlettes à rubans flottants. A peine trouvais-je aux plus jolies demoiselles de la ville la moitié de la grâce, de l'élégance, de l'esprit, du sentiment surtout, de mes chères gardeuses de mouton. Aussi leur avais-je donné mon cœur sans réserve, et ma novice imagination se chargeait de leur garder fidèle.

Enfantines amours, premières lueurs de ce feu qui plus tard pénètre, étirent, embrase!... Que de charme, que de riant et pur éclat dans ces innocentes prémices d'un sentiment si fécond en orages!

(A suivre.)

Par le temps de verglas. — Eh bien, madame, si vous vous cassez la jambe ou la cheville dans la rue, on vous portera chez le pharmacien.

— Eh, docteur, n'y a-t-il aucune précaution à prendre?

— Si... ayez les pieds propres.

Grand Théâtre. — Ça y est! Le train du succès a démarré jeudi soir, au Grand Théâtre. Il emporte, pour une longue série, sans doute, l'amusante et spirituelle revue locale de MM. Hayward et Tapie: *Bourrez-nous le crâne!* La mise en scène est très soignée; décors — il y en a trois nouveaux — et costumes sont fort bien. Quant à l'interprétation, avec Renée Duler, irrésistible, et M. de Volguine, elle ne le cède au brio du livret. Dans les couplets, de bonne malice, pas de méchanceté. Allons, tout le monde au Théâtre. Demain, dimanche, matinée.

Kursaal. — Samedi 16, à 8 1/2 h. et dimanche 17, en matinée et soirée, à 8 1/2 h. Music-Hall avec dix numéros de premier ordre. En tête, il faut citer: *Les Cavallini's*, Clown et Auguste, les rois du rire. *Les Lodard's*, duetistes du Théâtre des Capucines de Paris, dans leurs vieilles chansons françaises et leur Sketch.

Le spectacle se terminera par le *Maitre de Chapelle*, opéra-comique en un acte, avec le concours de Mme Mary Pétitdemange, M. Didès, baryton qui pourra faire apprécier sa belle voix dans ce chef-d'œuvre, et Mlle d'Hermanoy qui jouera le rôle travesti de Benetto.

Il y aura foule au Kursaal.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 DOSES. F. 150
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS